Brivadois

Où ce film sera-t-il diffusé ?

Avec un format long de 80 minutes, il n'est pas facile à Arnaud Fournier-Montgieux de trouver des diffuseurs. Si le financement participatif s'avérerait un succès : il pourrait être diffusé sur TV8 Mont Blanc et pourquoi pas dans des cinémas indépendants ou par le biais d'associations.

Arnaud Fournier-Montgieux le dit : « Je reviendrai »

« Voici un film comme un voyage en immersion dans ce petit village. Je souhaite mettre en lumière cette intimité qu'il m'a été donné de vivre, en toute confiance. Je repars avec une envie qui je l'espère sera communicative : celle de revenir. Loin de moi l'idée d'avoir compris la ruralité d'aujourd'hui. Justement, par ce qu'elle est en mouvement, elle est difficilement saisissable. Et j'espère avoir la chance un jour, qui sait peut être dans 50 ans, de prendre de nouveau le pouls d'Auzat. »

VILLENEUVE-D'ALLIER

Un film au rythme des habitants

Arnaud Fournier Montgieux a vécu dans le Berry avant de rejoindre la capitale. En 2015, il a décidé de revenir là où il venait passer ses vacances enfant, là où son père et son grand-père avaient grandi, pour tourner un documentaire : Auzat l'Auvergnat.

Arnaud Fournier Montgieux s'est fondu dans le décor pour filmer au plus près les habitants d'Auzat. L'idée, permettre au spectateur de s'identifier et l'embarquer pour un voyage dans une France rurale encore mal connue.

Il est des souvenirs comme ça, ancrés dans la mémoire. Des odeurs d'antan, des images indélébiles et des lieux chargés d'histoire. À chaque fois qu'Arnaud Fournier-Montgieux retournait au lieu-dit d'Auzat où il avait usé ses culottes enfant, c'est avec émotion qu'il constatait que si ce petit bourg évoluait, il restait préservé d'une pollution des sens engendrée par l'évolution d'une société agitée, tournée vers les grands pôles urbains.

Certes, ici, l'équilibre économique et social reste fragile, mais la force indicible portée par les hommes et les femmes qui le peuplent en font une entité à part.

Le grand-père d'Arnaud Fournier-Montgieux avait déjà été frappé par la puissance émotionnelle du lieu et de ses habitants, et avait tourné dans les années 60 un documentaire. C'est donc en toute logique que le petit-fils a décidé d'en faire de même soixante ans plus tard.

Oubliez les contenus scientifiques et didactiques qui visent à faire de chaque image une source de savoir, le jeune vidéaste a décidé de se fondre dans la masse pour faire entrer le spectateur dans l'intimité des habitants d'aujourd'hui.

Pour le guider dans sa quête, il a été accompagné de Bernard Mouttet, déjà présent dans l'opus de son aïeul. Un sherpa qui possède les clefs de toutes les maisons. Un allié qui va s'avérer de choix dans ce village rural où pour franchir le seuil de la chaumière il faut montrer patte blanche.

« J'ai décidé dans ce documentaire de m'effacer totalement pour laisser à l'image les habitants et leurs histoires singulières. Je me suis mis avec ma caméra à hauteur d'homme, j'ai pris leur rythme et je les ai suivis ». Résultat : une année et demie de tournage pour le Berrichon et une vingtaine d'heures de rush. Histoire de ne rien rater, de ne rien oublier.

On découvre ainsi dans ce documentaire la vie des habitants du cru mais aussi le parcours de Diane en résidence d'artiste ou de Richard qui construit sa maison pour y installer sa famille. On passe également en un saut de puce des plans larges sur la nouvelle station d'épuration sur lit de roseaux, à la fête populaire du 15 août et la célèbre course d'Ofni (Objets flottants non identifiés). On y rencontre également des jeunes qui occupent un emploi d'insertion dans les vignes surplombant la vallée ou encore un couple d'Anglais tombé amoureux du patrimoine local.

Au final plusieurs histoires, plusieurs parcours qui ont amené des hommes et des femmes à se retrouver quelques secondes, quelques jours ou quelques années dans le lieu-dit d'Auzat.

Avec ce documentaire, Arnaud Fournier-Montgieux ouvre de manière inédite une porte sur l'intimité de la France rurale, « loin de celle que l'on a l'habitude de voir dans les médias et que Christophe Guilly définit dans son ouvrage *La France périphérique* comme des zones agraires devenues périurbaines ».

À Auzat, on évolue à son rythme, loin de l'agitation de la ville et en veillant à ne jamais dessoucher les racines…

DÉBORAH LAYRIS

Un financement participatif en cours

Pour financer son projet, Arnaud Fournier-Montgieux a besoin de vous ! Si le tournage est terminé et le montage encore en cours, le jeune réalisateur cherche aujourd'hui des moyens pour produire et diffuser son documentaire. Il a besoin de 7.500 €. La Région et le Département devraient participer au projet mais cela ne suffira pas. Un financement participatif en partenariat avec *Cocoricauses* a donc été mis en place depuis le 15 janvier. Le choix de cette plateforme s'est fait par convergence des deux projets. Cocoricauses étant la première plateforme dédiée à la ruralité.

Rendez-vous sur *https ://cocoricauses.org/projects/82aa4850-0d72-4d6b-a357-b8c38807c60a/auzat-lauvergnat*

« En 1940, il y avait 60 habitants, 60 vaches et 100 moutons »

Le salon est calme dans la chaude sérénité du poêle pendant que les premiers flocons tombent dehors. L'ambiance est rythmée par le tic-tac de l'horloge, le bruit du café qui chauffe et le ronronnement d'un chat sans nom, allongé sur la machine à laver.

Nous sommes ici dans la maison de Bernard Mouttet. Il y est né, il y a 80 ans et quelques mois. Il y vit toujours avec sa femme, originaire d'Ally. Le village d'Auzat, c'est peu dire qu'il le connaît par cœur. Les dernières vaches du village, c'était les siennes. Un symbole. Un bel article de l'éditorialiste de *La Montagne*, et habitant d'Auzat, Daniel Ruiz, en avait parlé à l'époque. « Ah Daniel, je lui vendais un cochon chaque année. Il ne le tuait pas lui-même, mais il faisait les saucisses tout seul. »

Bernard Mouttet, 80 ans, né à Auzat, dans la ferme familiale.

La première fois qu'une caméra s'est posée par ici, c'était il y a 60 ans et c'était le grand-père d'Arnaud Fournier Montgieux. « Il m'avait filmé avec mon père. » À l'époque, le village était plus important. Plus vivant. « En 1940, il y avait 60 habitants, 60 vaches, 100 moutons et une cinquantaine de chèvres. Aujourd'hui, on est neuf, plus ceux qui viennent de s'installer chez la Marie. Ils sont quatre je crois. »

Au jeu des documentaires, Bernard s'est plié de bonne grâce, mais avoue ne pas vraiment comprendre ce qu'ils voulaient. « Ils m'ont fait faire du tracteur. Ils m'ont pris en photo sous tous les angles. »

À la retraite depuis 20 ans, Bernard s'occupe. Des pommes de terre, du blé qu'il donne aux voisins. « Pendant l'hiver, on traîne un peu. » Une fois par semaine, il va faire ses courses à Brioude. « Tant que je pourrai conduire jusqu'à Brioude, tout ira bien. »

De temps en temps, leurs trois enfants viennent leur rendre visite. « Mais ils sont loin. Un à Besse, un dans l'Oise et un dans l'Ain. » Avant, Bernard et sa femme allaient leur rendre visite. Ainsi qu'à leurs trois petites-filles. Mais plus aujourd'hui. « À Besse, si. Mais sinon, il faut prendre l'autoroute et conduire dans Lyon. Non. »

Bernard se souvient des hivers rigoureux et des étés caniculaires. Des saisons fertiles et des maigres récoltes. Une mémoire de la terre et des saisons. Est-ce qu'Auzat a quelque chose de particulier pour mériter un documentaire ? « Ma foi, non. »

Non. Rien. Si ce n'est d'être une campagne comme de celles qui ont fait la France et qui aujourd'hui vivent au rythme de la grande horloge du salon. Des lieux où l'on peut dire sur le pas de la porte : « L'autre jour, j'ai pu sauver une de mes poules qu'une buse commençait à emporter. Mais y'en a bien qui disparaissent régulièrement. »

Un endroit où on prend soin de ses terres et de ses animaux, mais où l'on ne donne pas de nom au chat pour autant.

S.A.